

La Bibliothèque de Mosaïque, n° 221

« Ce que nous disent les (ex)-otages »
(lien vers la vidéo [ici](#))



Maurice Ifergan

Mots-clés : Israël/Gaza - Otages - 7 octobre - Identité israélienne - Société israélienne - Tradition - Résilience.

Résumé : Le journaliste israélien Maurice Ifergan évoque le témoignage poignant d'Eli Sharabi, otage du Hamas à Gaza pendant 491 jours. Il lit quelques pages de son récit, *Otage*. On y voit comment les prières entre compagnons, certains pourtant laïcs, leur ont permis de survivre, et ont créé une intimité en partage, malgré l'horreur. Leur expérience illustre un phénomène plus large en Israël : une société diversement reliée à la religion, mais majoritairement traditionaliste, où 55 % des Israéliens s'ancrent dans des pratiques familiales et religieuses. Ifergan souligne que le 7 octobre a réveillé une quête de sens, mêlant patriotisme et héritage. Les otages, comme Sharabi, incarnent cette résilience, transformant leur souffrance en un récit fondateur pour une société en reconstruction..

(00:00) Antoine Mercier

Bonjour, et bienvenue sur Mosaïque, la Chaîne en quête du sens de l'actualité !

On poursuit aujourd'hui la série d'entretiens que nous avons réalisés au Centre Begin à Jérusalem, à l'occasion d'un colloque organisé par l'association Schibboleth, avec le soutien de Mosaïque.

Nous sommes là aujourd'hui avec notre invité, Maurice Ifergan. Bonjour !

Tout monde vous connaît, journaliste ici, en Israël. On va entendre votre intervention dans ce colloque, qui est très particulière, je le dis tout de suite. Ce n'est pas vraiment une intervention, c'est une lecture que vous avez faite d'un texte d'un ancien otage, Eli Sharabi, qui a écrit un livre sur son expérience. On ne va pas trop dévoiler ce qui a été dit, mais je voudrais, dans un premier temps, que vous me disiez, de façon générale, ce que les paroles de ces anciens otages qui s'expriment, peut-être aussi certaines paroles, font à la société civile depuis le 7 octobre.

On a le sentiment qu'il y a un discours nouveau, en tout cas qu'on n'a pas vraiment entendu... Une espèce de fraîcheur terrifiante, mais de fraîcheur malgré tout, dans l'expression... Avez-vous constaté ce fait, vous qui vivez ici ? Et comment pouvez-vous nous le décrire de manière un peu globale ?

(01:16) Maurice Ifergan

Eli Sharabi a quarante-et-un ans. Il a passé 491 jours dans les geôles du Hamas, sous terre, avec trois autres jeunes Israéliens - beaucoup plus jeunes : vingt-et-un ans, vingt-neuf ans. Son cas est exemplaire. Il a écrit son histoire dans ce livre, *Otage*. Il est effectivement différent. Les premières libérations en novembre, décembre 2023, c'était des gens qui venaient de kibbutz - femmes, enfants, vieillards qu'on a commencé par libérer. Quand ils ont fini leurs cent jours de détention, leur discours était : « Regardez, on a souffert, mais on est bien content de revivre. » Ils n'ont pas cherché à approfondir ni à comprendre. Les otages qui sont sortis, même ceux-là maintenant après deux ans de détention, ont eu le temps de mûrir leur discours, d'essayer de comprendre ce qui leur était arrivé.

C'est le cas notamment d'Eli Sharabi et de tous ceux qui sont sortis dernièrement. Ces vingt derniers otages, chacun a eu le temps de réfléchir à l'expérience de la détention, de la barbarie, de l'existence lorsqu'on ne maîtrise plus son existence. Eli Sharabi m'a intéressé. J'ai acheté son livre dès qu'il est paru, je l'ai lu deux fois.

(02:38) Antoine Mercier

Il va être traduit en français.

(02:41) Maurice Ifergan

Il est déjà traduit en français ! Il a été traduit en anglais, avec un succès monstrueux aux Etats-Unis. Il est traduit en français. Je ne sais pas encore s'il est déjà en vente libre. Mais la version hébraïque est extraordinaire. Je prends un plaisir à lire sa langue à lui parce qu'elle est simple. C'est une langue pure, simple. C'est un hébreu d'une grande facilité. Et surtout, elle n'est pas effrayante. Les gens qui vont lire son livre, se rendront compte qu'il ne décrit pas des choses abominables. Non. Le quotidien : ce qui s'est passé à telle heure, telle minute, comment on m'a amené, comment on m'a sorti. Il raconte toute cette expérience, mais aussi il l'analyse.

(03:18) Antoine Mercier

On va l'entendre par votre voix, avant de revenir avec vous, pour essayer d'élargir cette question. On écoute votre intervention.

(03:27) Maurice Ifergan

J'ai voulu simplement vous lire un texte que j'ai traduit. Ce texte ne répond pas à toutes les questions qu'on a posées depuis ce matin : « Qui est en face de nous ? Qui sont nos ennemis ? Comment se définit-on par rapport à nos ennemis ? » C'est un texte qui nous renvoie à nous, à notre identité. « Qui est-on, nous, les Juifs israéliens ? »

Je vais vous lire ce texte que j'ai traduit - qui vient de paraître en français. Il n'est pas encore disponible, mais ça va bientôt être le cas.

C'est un texte tiré du livre *Otage*, d'Eli Sharabi. Ce texte, pour moi, est fondateur. Il est fondamental parce qu'il m'a renvoyé à quelque chose que j'avais en moi, que je ne comprenais pas et que je n'arrivais pas à exprimer. Je vais vous le lire, et vous allez voir que je ne peux pas m'empêcher de pleurer à chaque fois, parce que c'est vraiment quelque chose d'incroyable. Je vous le lis.

« Parallèlement aux moments difficiles que nous traversons, aux disputes à la fin, aux fouilles humiliantes, aux disputes entre nous, nous nous efforçons de construire des moments qui nous unissent - Quatre personnes dans les tunnels du Hamas, « qui nous unissent », les quatre. Des moments de complicité. Au cours de ces moments, au fil de la journée et de la semaine, nous laissons place à la tradition et à la religion.

« Je ne suis pas religieux. Mais ce monde ne m'est pas étranger. Je viens d'une famille traditionaliste. J'ai passé de nombreuses heures de mon enfance à la synagogue à prier pendant les shabbats et les jours de fête. Et je fais le kiddouch¹ avec Lianne et les filles à la maison, le vendredi. Cependant, je mène une vie très laïque, et je suis heureux de cette vie.

¹ Sanctification d'un jour saint, du shabbat.

« Ici, dans le tunnel, ces instants de tradition me donnent de la force. Ils me remplissent. Même les premiers jours de captivité, je marmonne constamment la prière *Chema Israël*², sans réfléchir à sa signification. Je la marmonne simplement, encore et encore, comme un mantra qui me fortifie. Chaque matin, Eliya - un de ses compagnons de détention - récite à voix haute les bénédictions de l'aube. Il les connaît par cœur, car il a été élevé dans la religion. Il nous bénit, nous nous tenons debout, et répondons « Amen » après chaque bénédiction.

« C'est ainsi que nous commençons chaque journée. - Il est resté quatre-vingt-onze jours dans le tunnel. Chaque vendredi soir, nous faisons le kiddouch. Peu importe ce que nous avons traversé la semaine, s'il y a eu ou non des disputes, des frustrations, des chagrin ou des douleurs. Peu importe notre apparence, l'état de notre espace, l'état des toilettes, la puanteur de l'air. Peu importe quand et comment fut notre dernier repas. Peu importe ce que nos geôliers ont dit ou non. Et peu importe l'obscurité qui nous entoure. Nous nous rassemblons tous les quatre en silence et écoutons Eliya qui tient une coupe d'eau et récite d'une voix tremblante et basse : « *Yom hashishi*³... »

Avant le kiddouch, je chante la bénédiction, éloge de la femme, *Eshet Hayil*⁴. Je chante les yeux fermés, et je pense aux femmes de ma vie, ma mère, mes sœurs, Lianne, Noiya et Yahel - Elles ont été tuées cinq minutes après seulement qu'il a été fait prisonnier.

« Eliya ne connaît pas cette bénédiction. Je lui en apprends les paroles, et lorsqu'il commence à la connaître, chaque vendredi, nous la chantons ensemble. Ensuite, nous partageons le pain, c'est-à-dire le morceau de pita que nous avons spécialement conservé pour cette bénédiction. Tout comme les souvenirs liés aux jours de fête. Chaque shabbat, nous évoquons des souvenirs et nous racontons des histoires.

« Chacun revit ses expériences du shabbat à la maison, les plats qu'il cuisine ou mange habituellement. À la fin du shabbat, Eliya nous chante des chants de fin du shabbat. Il chante, et nous chantons avec lui. Eliyahou le prophète est aussi celui qui distingue le saint du profane, ses péchés seront pardonnés. Ce sont des hymnes que mon père chantait, et ce souvenir me fait chaud au cœur.

« Je ne sais pas si je ressens la présence de Dieu dans ces moments-là, mais je ressens de la force. Cela me donne de la force. Cela me relie. Cela me relie aux gens, à la tradition, à l'identité. Cela me relie à ma famille, à mon enfance. *Mera Amirat-sin*⁵ Cela aiguise mon pourquoi. Le pourquoi survivre ! Pour qui et pourquoi ? Cela évoque les images d'une enfance douce et fugace, des souvenirs de mon père, de ma mère, un châle de prière blanc, les

² Écoute Israël.

³ « Le sixième jour. Ainsi furent achevés le ciel et la terre. » Premiers mots du kiddouch.

⁴ Proverbes (31:10-31)

⁵ Psaume 120:3 : « Que pourraient ajouter les lèvres trompeuses ? »

prières du shabbat, la coupe de vin, des bougies à la fenêtre, l'Arche d'alliance ouverte, les rouleaux de la Torah, un chantre à la voix envoûtante, une nappe blanche étendue sur une table.

« La vie donc, et tout ce qui est loin d'ici. Cela me rappelle encore et encore ceux qui m'attendent, ma mère, mes sœurs, mes frères, Lianne, les filles. J'imagine mon retour parmi eux. J'imagine les câlins, j'imagine mes êtres chers et bien-aimés m'entourant de la lumière et me murmurant : « Shabbat shalom, Eli ! Shabbat shalom. C'est bon que tu sois de retour. »

Voilà.

Alors, pour ceux qui posent la question de l'identité, je ne sais même pas s'il faut la poser, parce qu'on a tous, au fond, dans notre intimité, cette identité qui est présente, qui est là. Ce n'est pas la peine de la chercher en permanence.

Et dans des circonstances extrêmes, des circonstances qu'on ne peut même pas imaginer, elle revient, cette identité, elle est présente en nous. Je vous remercie de m'avoir écouté.

(09:23) Antoine Mercier

Très émouvant évidemment, Maurice Ifergan.

(09:29) Maurice Ifergan

Je ne peux pas m'empêcher de pleurer. Je ne peux pas. Je n'y arrive pas. Je lis ce texte, je l'ai lu deux fois, j'ai donné plein de conférences. L'émotion est permanente. Pas parce que c'est un otage, qu'il a souffert, qu'il raconte des choses extraordinaires. Non. Il est parvenu à me toucher dans ce qu'il y a de plus intime. Parce que son discours, vous l'avez entendu, est un discours sur l'intimité.

Lorsqu'il a été attrapé par les combattants du Hamas, il était au kibbutz Réïm. Il était comptable du kibbutz, secrétaire général. Ce n'est pas un leader, c'est un manager. Sa femme a un passeport britannique, ainsi que ses deux filles. Lorsqu'ils ont voulu les prendre, sa femme a dit : « J'ai un passeport britannique, ne me touchez pas, et mes filles aussi ont un passeport britannique ! »

Ils lui ont fait croire que tout était bon, qu'il n'y aurait pas de problème. Mais ils l'ont pris, lui. Avant d'être emmené à Gaza, il a juré à sa femme qu'il allait survivre. Et toute l'histoire qu'il relate dans son livre, c'est comment on fait pour survivre.

Pour moi, c'est une parabole de l'État d'Israël. C'est un récit sur comment cet État d'Israël parvient à survivre dans des moments dramatiques. Eh bien, vous avez entendu comment il fait : il manage sa vie dans les tunnels avec ses trois malheureux compagnons, en essayant de sortir d'eux ce qu'ils ont de plus profond comme expérience familiale. Ce qu'ils ont vécu quand ils étaient petits. C'est ça qui lui a permis de survivre. Le malheureux ne savait pas, pendant ses deux ans de détention, que cinq minutes après qu'ils l'ont emmené à

Gaza, ils ont massacré sa femme et ses deux filles. Mais il ne le savait pas, et il a juré de survivre pendant deux ans pour les revoir.

Et comment il a survécu ? Vous l'avez entendu : en allant au plus profond de lui-même - ce qu'il entendait, les chansons que chantait son père, le shabbat. Il n'est pas religieux, mais il faisait le *Chema* tous les matins. Et ça le ramène à une intimité, à quelque chose de très profond. Si on veut comprendre, si on veut se construire une identité, il faut aller là, dans ce profond. Et c'est aussi ce qui m'a intéressé, parce que je me suis intéressé à la société israélienne depuis quarante ans.

(11:56) Antoine Mercier

Justement, cette société israélienne qui, au départ, devait constituer un homme nouveau - on devait un peu laisser de côté le passé diasporique et tous les malheurs, pour créer un État vraiment hébraïque fort. Tout d'un coup, elle retrouve sa capacité de survie en écoutant ce qui a été transmis...

(12:16) Maurice Ifergan

Une voix très, très lointaine.

(12:18) Antoine Mercier

Mais qui revient d'une façon, j'allais dire, hébraïque !

(12:26) Maurice Ifergan

Pas d'une manière hébraïque. Qu'on se comprenne bien : ce n'est pas une *techouva*⁶, un retour du religieux. Sharabi n'est pas religieux, il le dit lui-même. Il faisait le *Chema*. Il ne savait pas quel était son rapport à une transcendance, à Dieu. Il ne comprenait pas ce qu'il faisait, mais c'est ça qui le rattachait. C'est ça qui lui permettait de survivre. Et la société israélienne, telle qu'on l'a connue - je suis venu en 1985 - était une société fondamentalement laïque, du moins son discours.

Si on devenait israélien, on devait se débarrasser de tous les oripeaux de la diaspora, de ces vieilleries et des traditions, de tout ce qu'on a apporté avec nous. Ce bagage, il fallait le laisser à Ben Gourion⁷, et vivre une nouvelle vie, l'israélienne, apprendre l'hébreu, travailler avec des Israéliens de toutes origines, et devenir laïc.

Or, la réalité a changé dans les années 90. Alors que le discours majoritaire était toujours laïc, il s'avère qu'on est dans une société fondamentalement traditionaliste. Une enquête a été faite en 2018, et je me base sur cette enquête pour comprendre. Deux

⁶ Processus de repentance.

⁷ Aéroport Ben Gourion, de Tel Aviv.

sociologues israéliens, Rosner et Fuchs appellent cela *Yahadut Yisraelit*⁸. Ils ont interviewé plus de trois mille Israéliens. *Yahadut*, c'est le judaïsme israélien.

Ils ont interviewé plus de trois mille Israéliens, avec un questionnaire de soixante-dix questions comportementales. Pas du tout des questions : « Êtes-vous sioniste, ou pas ? » Des questions comportementales. En gros, « Que faites-vous le vendredi soir ? Faites-vous le kiddouch ? Vous ne faites pas le kiddouch ? Que faites-vous à *Yom Ha'atzmaout*⁹ ? Vous mettez un petit drapeau bleu et blanc, ou vous ne mettez pas de drapeau ? Lorsqu'il y a *Yom Hazikaron*¹⁰, vous vous tenez droit pour la sirène, ou vous continuez à marcher ? » Ce sont des questions comportementales.

Or, il s'avère que 55 % des Israéliens sont très proches des traditions. Ils le disent, ils font le kiddouch, par exemple. Ou ils mettent le drapeau pour *Yom Ha'atzmaout*, ils sont patriotes. Traditionalistes, patriotes, 55%.

Le débat politique en Israël est mobilisé par les autres minorités, c'est-à-dire 15 % de laïcs, que l'étude appelle des « universalistes », des gens qui... Pour eux, la tradition, c'est très loin, et ils ne sont pas très patriotiques.

Il y a les « Juifs », ce que les enquêteurs ont appelé les « Juifs », orthodoxes ou sionistes religieux, des gens qui respectent la Halakha¹¹, la Loi, qui sont donc très proches de la tradition, mais qui, des fois, par rapport à l'État d'Israël, sont un peu en retrait, préfèrent la Torah à la terre.

Et il y a ce qu'ils appellent les « Israéliens ». Les « Israéliens » - c'est le plus stupéfiant - sont des gens très loin de la tradition, mais très proches du patriotisme. En vérité, c'est la masse, le million et demi de Juifs russes qui sont venus vivre, s'installer ici dans les années 90, qui... La tradition, ils ne comprennent pas très bien de quoi on leur parle, mais ils sont extrêmement patriotes.

Voilà, c'est la composition de la société israélienne, avec une vaste majorité traditionaliste - les Français comprennent ce mot - et qui cherche en permanence le compromis.

Ces gens-là sont d'accord sur 76 %... 80 % des débats qui animent la société. Or, le problème, c'est que ces débats sont monopolisés par des laïcs ou un discours religieux, et tout le monde se bagarre sur cette monopolisation du débat, pas sur le fond.

⁸ Rosner & Fuchs, Israeli Judaism, Portrait of a Cultural Revolution, Jewish People Policy Institute, 2019, 282 p.

⁹ Jour de l'Indépendance : fête nationale israélienne.

¹⁰ Journée d'hommage aux victimes de guerre.

¹¹ La Loi.

(16:02) Antoine Mercier

Je voudrais qu'on revienne sur cette parole d'otage. Parce que Sharabi n'est pas un cas isolé. Il y en a d'autres. Ce serait très intéressant de faire une étude un peu globale de toutes ces paroles.

(16:13) Maurice Ifergan

Oui, mais comment tout cela a commencé ? Quand je suis arrivé en Israël, j'avais deux petits enfants. Ils étaient à l'école. Comme je ne connaissais rien, ni au judaïsme, ni à la langue hébraïque, ni à rien, je les ai mis à l'école religieuse, Mamlakhti-dati¹² en hébreu. C'était une école religieuse, et la prof m'a raconté que le dimanche matin, elle demandait aux enfants « Avez-vous fait le shabbat ? »

Les enfants disent : « On a été à la synagogue, on a prié, on a été chez nos grands-parents, on a mangé ci, on mangé ça. » Tout ce qu'admettrait la tradition juive. Et une petite fille a dit : « Nous, on a été à la plage ». Scandale dans la classe ! La prof a commencé à dire : « Calmez-vous, attendez, elle va nous expliquer pourquoi. » La petite pleurait : « Mais non, Madame, je n'ai rien fait de mal, j'étais à la plage... » « Oui, mais quand même, ça ne se fait pas dans ce contexte-là, dans ce secteur-là. » Et elle a eu cette phrase : « Oui mais, Madame, quand on est monté dans la voiture, on a fait la *Tfilat Hadereh*, la prière du voyage. »

C'est qu'il n'y a pas de contradiction chez ces traditionalistes entre le fait de prendre la voiture le shabbat, et faire des prières. C'est tout à fait naturel. Et ça, c'est le judaïsme israélien. C'est un judaïsme très proche du traditionalisme français, qui permet de vivre le monde moderne et la tradition.

(18:00) Antoine Mercier

Vous me dites ça quand je vous pose la question de la parole des otages !

(18:03) Maurice Ifergan

Parce que c'est exactement ça, aujourd'hui ! Les otages qui sont sortis dernièrement, mettent les *tefillin*¹³ quand ils sortent. Ils mettent le drapeau israélien sur les épaules. Ils sont très fiers des *tefillin* et du drapeau israélien. Et il y a eu un otage - il s'appelle Bohbot - libéré dernièrement. Il est sorti de l'hôpital, il y a à peine une semaine, de Dimona. A priori pas religieux, la famille plus ou moins traditionaliste. Il est arrivé à Dimona lorsqu'il est sorti de l'hôpital. La population de Dimona entière était dans la rue pour l'accueillir, avec des drapeaux israéliens, en train de chanter, de danser, de se réjouir, alors que les gens de Dimona

¹² École religieuse publique.

¹³ Phylactères portés au bras et à la tête contenant quatre passages bibliques.

n'ont jamais manifesté Place des otages à Tel Aviv pour la libération des otages ! Ils étaient loin de tout ça.

Quand un des leurs a été libéré, ils étaient tous dans la rue, joyeux, et Bohbot leur a dit : « Je vous remercie d'avoir prié pour moi ». Et après, il a fait *Birkat Hagomel*¹⁴, c'est-à-dire la bénédiction - je ne sais pas comment on dit en français.

(19:03) Antoine Mercier

Du voyage ?

(19:04) Maurice Ifergan

Non, pas du voyage. *Hagomel*, c'est d'avoir été sauvé.

Il leur a dit : « On va prier ».

C'est un otage qui n'était a priori pas classé comme religieux. Mais l'impact du 7 octobre sur la foi des Israéliens est flagrant. En permanence, il y a quelque chose. Il y en a qui disent : « C'est le doigt de Dieu. »

Je vais vous raconter une histoire. Il y a eu un reportage à la télévision publique israélienne sur cet impact du 7 octobre sur la foi. Une femme qui était au kibbutz Réïm, quand le Hamas est arrivé. Elle s'est enfermée dans l'abri avec son mari et ses deux enfants.

Ils ont essayé d'ouvrir la porte. Le mari tenait la porte blindée. Ils ont tiré dessus. Ils n'ont pas réussi. Ils ont décidé de mettre le feu à la maison. Qu'est-ce qui s'est passé ? Au bout de dix minutes, la fumée est entrée par les aérations et ils commençaient à étouffer. Ils savaient que le Hamas était dehors. « On ne peut pas sortir, on va étouffer ! » La mère a dit : « Écoute, c'est fini, on se sépare, terminé. » Elle a embrassé ses enfants, leur a dit : « C'est fini. Merci beaucoup, très bien. » Et elle raconte qu'avant de s'évanouir, elle a dit : « Dieu, si tu sauves ma famille, je fais *techouva*. » Et elle s'est réveillée à l'hôpital. Le journaliste lui a dit : « Et alors ? » Elle a dit : « Je fais *techouva*. » Sauf qu'une *techouva* au kibbutz, c'est très difficile. Mais elle a gardé cette foi-là. Je ne dirais pas qu'elle est pratiquante, mais elle considère que Dieu lui a donné un coup de pouce.

(20:45) Antoine Mercier

C'est peut-être une autre façon, un modèle d'apprentissage de ce qu'est le vrai engagement spirituel ? Ce n'est plus qu'une religion, c'est une façon de vivre avec cette présence ?

(21:01) Maurice Ifergan

Non, on ne va pas les appeler des pratiquants. Ce sont des gens qui cherchent quelque chose qu'ils ont en eux, que tous les Israéliens, plus ou moins 60% - même, si on compte les

¹⁴ Action de grâce.

religieux, ça fait du 80 % ? - ont ça en eux. Sauf qu'ils ne pratiquent pas. Mais dans les moments difficiles, où il faut prendre une décision, dans les moments critiques, ça ressort. Ils font appel à leur intimité. La table de shabbat, c'est ça qui me permet de me ramener à mon identité, à ce que je suis.

(21:35) Antoine Mercier

Dernière question, Maurice Ifergan : Sharabi, quand il est revenu... Il a survécu à sa famille qui n'était plus là...

(21:43) Maurice Ifergan

J'ai une bonne nouvelle, c'est qu'aujourd'hui il a une compagne. Il veut absolument vivre. Son idéal, c'est de vivre. Il n'a pas encore repris une vie normale, mais il donne des conférences. Il voyage beaucoup pour raconter son expérience. Je ne sais pas s'il va retourner au kibbutz, ou pas. C'est très dur de retourner dans un kibbutz où sa maison a été détruite et sa famille exterminée.

Peu à peu, une reconstruction se fait. Son frère, qui a été tué le 7 octobre - il a été emmené le 7 octobre à Gaza - ils ont aussi emmené le frère Sharabi ! Son frère a été tué dans un bombardement israélien, apparemment. Il a été enterré au kibbutz il y a quelques jours. Et donc, c'est lui qui a fait le kaddish¹⁵ pour son frère qui a été tué par des bombardements dont on ne sait pas vraiment si c'est Israël ou le Hamas.

(22:39) Antoine Mercier

Et donc cette parole diffuse aujourd'hui, impressionne la société ?

(22:43) Maurice Ifergan

La société israélienne est extrêmement marquée par le 7 octobre. On ne va pas dire que les gens sont indifférents, même deux ans après. Extrêmement marquée. Et avec toujours cette idée qu'il s'est passé quelque chose en eux, au plus profond d'eux-mêmes. Il y a eu le trauma, et puis il faut reconstruire. Et on reconstruit finalement avec notre histoire personnelle, avec ce qu'on a vécu quand on était enfant. Parce que si on est là, il y a une raison. On n'est pas là pour être des Israéliens comme tout le monde. On est là malgré tout pour rechercher une raison d'être là, un lien.

(23:19) Antoine Mercier

Et surtout une justification à toute cette transmission, cette tradition. On va mettre la référence du livre de Sharabi¹⁶.

¹⁵ Prière des morts.

¹⁶ Sharabi, Eli, *Otage*. Éditions Michel Lafon, 2025, 224 p.

(23:29) **Maurice Ifergan**

C'est un livre qu'il faut lire.

(23:30) **Antoine Mercier**

Merci beaucoup, Maurice Ifergan. Merci à tous pour votre attention.